

Le mal est-il toujours diabolique ?

19/04/2014

François Bizot témoigne de sa détention par "Douch"

Qu'est-ce qu'un monstre? Plus de trente ans après la fin du régime meurtrier des Khmers rouges, François Bizot et quelques autres reviennent sur cette page noire de l'Histoire, emblématique de la banalité du Mal.

Lorsqu'il entreprit d'adapter *Au coeur des ténèbres*, le roman de Joseph Conrad, Francis Ford Coppola jugea opportun de déplacer l'action du film au Cambodge, plutôt qu'au Congo. Un choix symbolique mais pas hasardeux, tant la folie criminelle de son Kurtz trouve sa pleine place dans ce pays à l'histoire torturée - *Apocalypse Now* sortit d'ailleurs en 1979, l'année même de la chute des Khmers rouges et de leur régime meurtrier. Près de deux millions de personnes, soit un quart de la population cambodgienne, ont perdu la vie au cours de cette terrible parenthèse du Kampuchéa "démocratique". Un massacre méthodique, alimenté par une idéologie dévoyée et une paranoïa généralisée, qui n'aura été jugulé que par la brièveté de leur règne - trois ans et demi - et l'invasion vietnamienne finale.

Aujourd'hui, plus de trente ans après la catastrophe, certains Khmers rouges sont enfin jugés. A commencer par Kaing Guek Eav, alias "Douch", l'ancien directeur de S-21, cette tristement célèbre prison où furent impitoyablement torturés et envoyés à la mort 12 273 hommes, femmes et enfants. Douch, les lecteurs français ont appris à le connaître grâce au formidable *Portail* de François Bizot, évocation douloureuse et fondamentale de ses quelques mois de captivité au sein d'un camp khmer rouge. Suspecté d'être un membre de la CIA, cet ethnologue chargé de la restauration des temples d'Angkor ne devra sa libération qu'à la curiosité de ce jeune révolutionnaire idéaliste. "Sa faute fut de m'écouter, ma force de me faire entendre", estime l'auteur.

Onze ans - et un roman - plus tard, ce dernier revient dans *Le silence du bourreau* sur cette étrange personnalité, tout à la fois enjôleuse et froide comme l'acier. Douch est-il un monstre? Pas plus qu'un autre, nous répond Bizot. Car "à mesure que l'on observe sans feindre la monstruosité des autres, on finit tôt ou tard par la reconnaître en soi". Seules les péripéties de la vie distinguent véritablement les hommes. "Je me souviens avoir eu, à l'époque, des amis habités des mêmes convictions que Douch", confie-t-il aujourd'hui, deux ans après le procès. "Qui sait comment ils auraient agi dans les mêmes conditions?" Et l'auteur de rappeler un épisode tragique de sa jeunesse, où lui-même tua de ses mains Sarah, son fennec de compagnie, avec la bénédiction silencieuse de sa mère.

Bouleversante réflexion sur le Mal autant que témoignage historique, *Le silence du bourreau* est un livre essentiel car il ne craint jamais de déranger. Loin de crier vengeance, François Bizot ne cache pas en effet son empathie pour son ancien geôlier, dont il refuse la prétendue "perversité" - solution trop simple, trop hypocrite. Empathie, mais pas absolution. Car "on ne peut rien pardonner à l'Homme" - pas même lorsqu'il exprime des remords plus ou moins sincères. Vision pessimiste mais en un sens "libératrice" de cet être sans espoir, régi par la peur et la violence, dont le moindre bourreau nous offre l'implacable reflet.

La terreur, bras armé de la Vertu

A l'issue du procès, le 26 juillet 2010, Douch a été condamné à trente-cinq ans de réclusion - un jugement pour lequel il a fait appel. Mais vous ne l'apprendrez pas dans *Le silence du*

bourreau. "Ça n'avait plus guère d'importance, du moment où on n'a pas essayé de l'écouter", assure François Bizot. Pour avoir un regard plus complet sur le procès de Douch et, partant, sur les crimes des Khmers rouges, il faudra se jeter sur le fascinant *Maître des aveux* de Thierry Cruvellier. Etrange effet de miroir d'ailleurs entre les titres des deux livres, comme pour mieux sonder l'ambiguïté de Douch. Déjà auteur d'un ouvrage consacré au génocide rwandais, le grand reporter livre un compte rendu saisissant de ce procès fleuve, qui aura duré plus de seize mois. Avec un talent rare, il parvient à croquer la dizaine d'acteurs de ce théâtre de dupes - avocats, victimes, Bizot lui-même, ou encore Stéphane Hessel. Un singulier théâtre où le bourreau d'autrefois, interrogateur à la Torquemada, se voit désormais lui-même soumis à la question - dans, évidemment, de tout autres conditions. Pendant ce temps-là, à l'extérieur, résonne la haine de la foule, avide de justice comme de châtiment. "Elle a la même odeur que le souffle du manche de pioche, asséné par-derrière, qui précipitait les suppliciés de Choeung Ek dans la fosse ouverte devant eux."

Et c'est là la limite de tout procès de ce genre, souligne l'auteur, "notre irrésistible inclination à nous distinguer, coûte que coûte, du monstre". La machine judiciaire peine à appréhender un tel accusé, surtout lorsque ce dernier se défend avec la même froideur bureaucratique que celle employée dans les couloirs de Tuol Sleng. Et tente d'expliquer son rôle par une surprenante pirouette poétique, citant La mort du loup d'Alfred de Vigny - un poème d'inspiration stoïque s'achevant par ces vers: "Fais énergiquement ta longue et lourde tâche/Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,/Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler."

Découvrir chez le tortionnaire khmer pareille connaissance de la littérature classique n'a, cela dit, rien d'étonnant. Car Douch et l'ensemble des Khmers rouges avant lui sont moins des marxistes convaincus que de purs produits de la culture française. C'est ce que nous rappelle Patrick Deville dans son superbe *Kampuchéa*, véritable plongée dans l'histoire sinueuse du pays depuis "l'an zéro", l'an Mouhot - du nom de ce chasseur de papillons qui découvrit, par hasard, les temples d'Angkor en 1860. L'auteur de *Pura Vida* et *Equatoria* y retrace le parcours mortifère des "frères numérotés", biberonnés aux Lumières et au Contrat social de Rousseau lors de leur séjour dans le Quartier latin, avant de rejoindre les rudesses de la jungle. De ces lectures de jeunesse, ils retiendront le primat de la Raison, l'impitoyable Raison, sur les sentiments humains. "La terreur est le bras armé de la Vertu", assène le romancier, attablé à quelques rues de l'ancien domicile parisien de Pol Pot. "Le parcours d'un Douch est emblématique de gens qu'on rencontre sur tous les théâtres de guerre. Il pose la question de savoir comment on devient un héros ou un bourreau. Et, en l'occurrence, il montre qu'on peut faire faire n'importe quoi à des gamins. Du carrelage comme de la torture de masse."

Patrick Deville signe aussi la préface de *L'anarchiste*, bref recueil de deux nouvelles du Cambodgien Soth Polin. Réédité pour la première fois depuis trente ans, ce double récit aussi grivois que désespéré est un témoignage rare, oeuvre d'un écrivain qui, après avoir révélé la corruption du gouvernement Lon Nol, aura pu fuir avant sa chute et le déchaînement de la folie rouge. Aujourd'hui réfugié en Californie, Soth Polin y dépeint le tableau d'une humanité défaite. Car si "Pol Pot est un monument d'abomination", il ne peut occulter le fait que "Lucifer est en nous". Amère conclusion d'un miraculé de l'horreur, conscient que les vrais monstres ne sont pas tapis sous notre lit, mais bien sous notre peau. Au coeur même des ténèbres.

Julien Bisson, *l'Express*, Novembre 2011.